

Auguste COMTE (1852)

**Catéchisme
positiviste.
Ensemble du dogme
(Extraits)**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Auguste COMTE (1852)

Catéchisme positiviste.

Ensemble du dogme (1852).

Texte publié en 1852.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 18 février 2002 à Chicoutimi, Québec.



Véritable synthèse et condensé des thèses Positivistes, **le Catéchisme**, paru en 1852, appartient à la dernière période de Comte, période désignée d'ailleurs comme étant la « seconde » (après la « coupure » de 1845) et qui est en fait la troisième, si on divise la vie intellectuelle de Comte comme suit : 1° 1817-1827, recherches de jeunesse ; 2° 1827-1840, élaboration de la philosophie ; 3° 1845-1857, élaboration du positivisme en tant que système religieux. Le Catéchisme est un manuel positiviste destiné aux femmes et aux prolétaires. Les idées précédemment élaborées dans le Cours et dans le Système y sont reprises et organisées en un ordre nouveau.

En tant que philosophie définitive, et selon les propres paroles de Comte, le positivisme se fonde sur l'espérance que « les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'HUMANITÉ viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence, morale, intellectuelle, et matérielle » (Préface, p. 1). Construire, tel est le mot essentiel, mais construire avec le « véritable esprit de notre temps ». Critiquant l'« état arriéré » des conservateurs autant que la « simplicité » des révolutionnaires, Comte réaffirme l'efficacité du positivisme.

Exposition sommaire de la religion de l'Humanité, le Catéchisme positiviste remplace toutes les conceptions positivistes depuis les propositions fondamentales en allant jusqu'à l'utopie. La théorie de la religion positive, son histoire, ses éléments principaux : dogme, culte et régime, sont traités systématiquement et enseignés par un membre du Pouvoir spirituel à une Femme. L'ouvrage tel qu'il a été publié par Comte, aurait dû être par lui remanié (ce qu'ont fait nombre de ses disciples); l'ensemble comporte trois parties: Dogme, Culte et Régime; Comte avait envisagé d'intercaler dans le dogme le culte et donc d'exposer successivement : l'étude synthétique du Grand Être, le culte, l'étude analytique du Grand Être avec les six sciences fondamentales (voir la Préface p. X du quatrième tome du Système, 1854). Mais, si l'on retient la première édition (la seule du vivant de Comte), le plan général de l'œuvre se présente de la façon suivante (voir tableau ci-contre).

Comte explique ainsi l'emploi du terme religion pour désigner sa doctrine, alors qu'elle rejette toute croyance surnaturelle - le terme religion, indiquant l'état de complète unité qui doit caractériser notre existence, équivaut au terme synthèse : « La religion consiste donc à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les individualités ». Le dogme de cette religion est la connaissance de l'ordre, objectif et subjectif, auquel tous les événements sont soumis. Le culte est, non pas théorique et lié à l'intelligence comme le dogme, mais affectif, tandis que notre régime est pratique : vie spéculative, vie affective et vie active s'harmonisent mutuellement.

Partie	Entretien n°
Introduction	1er entretien: Théorie générale de la religion.
Première partie:	2e entretien : Ensemble du dogme.
	3e entretien : Ordre extérieur, d'abord matériel, puis vital.
	4e entretien: Ordre humain, d'abord social, puis moral.
Deuxième partie : Explication du culte	5e entretien: Ensemble du culte.
	6e entretien: Culte privé.
	7e entretien: Culte public.
Troisième partie : Explication du régime	8e entretien: Ensemble du régime.
	9e entretien : Régime privé.
	10e entretien : Régime public.
Conclusion : Histoire générale de la religion	11e entretien: Passé fétichique et théocratique commun à tous les peuples. 12e entretien : Transition propre à l'Occident.

CATÉCHISME POSITIVISTE

ENSEMBLE DU DOGME

La Femme. Je comprends ainsi, mon père, ce qui m'a fait suspendre au début votre enchaînement hiérarchique, que je vous prie maintenant de poursuivre jusqu'au bout, sans craindre aucune interruption nouvelle, qui m'empêcherait de saisir assez la filiation générale.

Le Prêtre. Votre objection, d'ailleurs très naturelle, sert ici, ma fille, à mieux marquer notre premier pas encyclopédique, type nécessaire de tous les autres, qui dès lors s'accompliront plus rapidement, comme envers une échelle quelconque. J'espère que vous descendrez sans effort de chaque science à la suivante, sous la même impulsion qui vient de vous conduire de la morale à la sociologie, en consultant toujours la subordination naturelle des phénomènes correspondants.

Ce principe fondamental vous fait d'abord sentir que l'étude systématique de la société exige la connaissance préalable des lois générales de la vie. En effet, les peuples étant des êtres éminemment vivants, l'ordre vital domine nécessairement l'ordre social, dont l'état statique et l'essor dynamique se trouveraient profondément altérés si notre constitution cérébrale, ou même corporelle, changeait notablement. Ici, le double accroissement de généralité et de simplicité devient pleinement irrécusable. C'est ainsi que la sociologie, instituée d'abord par la morale, institue, à son tour, la BIOLOGIE, qui d'ailleurs présente aussi des relations directes avec la science principale. Ne devant étudier la vie que dans ce qu'elle offre de commun à tous les être qui en jouissent, les, animaux et les végétaux forment son domaine propre, quoiqu'elle soit finalement destinée à l'homme, dont elle ne peut qu'ébaucher grossièrement la véritable étude. Ainsi conçue, elle apprécie judicieusement les fonctions corporelles d'après les existences où elles se trouvent spontanément dégagées de toute complication supérieure. Quand cette institution logique l'expose à la dégénération académique en insistant trop sur des êtres ou des actes insignifiants, la discipline phi-

losophique doit la ramener au régime normal, sans jamais entraver une marche indispensable à ses recherches.

Entre ces trois premières sciences, il existe une telle connexité que le nom de la moyenne me sert à désigner leur ensemble, dans le tableau encyclopédique que j'ai composé (*voyez le tableau ci-après*) pour vous faciliter l'appréciation générale de la hiérarchie positive. Car la sociologie peut être aisément conçue comme absorbant la biologie à titre de préambule, et la morale à titre de conclusion. Quand le mot *Anthropologie* sera plus et mieux usité, il deviendra préférable pour cette destination collective, puisqu'il signifie littéralement *Étude de l'homme*. Mais on devra longtemps employer ici le nom de *sociologie*, afin de caractériser davantage la principale supériorité du nouveau régime intellectuel, consistant surtout dans l'introduction encyclopédique du point de vue social, essentiellement étranger à l'ancienne synthèse.

Les êtres vivants sont nécessairement des corps, qui, malgré leur plus grande complication, suivent toujours les lois plus générales de l'ordre matériel, dont l'immuable prépondérance domine tous leurs phénomènes propres, sans toutefois annuler jamais leur spontanéité. Un troisième pas encyclopédique, pleinement analogue aux précédents, subordonne donc la biologie, et, par suite, la sociologie avec la morale, à la grande science inorganique que j'ai nommée COSMOLOGIE. Son vrai domaine consiste dans l'étude générale de la planète humaine, milieu nécessaire de toutes les fonctions supérieures, vitales, sociales, et morales. Elle serait donc mieux qualifiée par le mot Géologie, qui présente directement une telle signification. -Mais l'anarchie académique a tellement dénaturé cette expression que le positivisme doit renoncer à l'employer, jusqu'à la prochaine élimination de la prétendue science qu'on en a décorée. Alors on pourra mieux suivre les lois du langage, -en appliquant, à l'ensemble des études inorganiques, une dénomination plus exacte, dont la nature concrète doit même rappeler davantage le besoin d'apprécier chaque existence dans le cas le moins compliqué.

HIÉRARCHIE THÉORIQUE DES CONCEPTIONS HUMAINES
 ou tableau synthétique de l'ordre universel
 d'après une échelle encyclopédique à cinq ou sept degrés
PHILOSOPHIE POSITIVE ou Connaissance systématique de l'Humanité

DIVISION DOGMATIQUE	ÉTUDE DE LA TERRE ou COSMOLOGIE	Abstraite, ou Étude fondamentale de l'existence universelle (d'abord numérique, puis géométrique, et enfin mécanique).	1° MATHÉMATIQUE			SCIENCE PRÉLIMINAIRE ou PHILOSOPHIE NATURELLE (Ordre extérieur.)	DIVISION HISTORIQUE
		Concrète ou Étude directe de l'ordre matériel	2° PHYSIQUE	céleste, ou ASTRONOMIE générale, ou PHYSIQUE terrestre (proprement dite) spéciale, ou CHIMIE			
		Preliminaire, ou Étude générale de l'ordre vital	3° BIOLOGIE				
	ÉTUDE DE L'HOMME ou SOCIOLOGIE	Collectif	4° SOCIOLOGIE (proprement dite).			PHILOSOPHIE MORALE (Ordre humain.)	
		Finale, ou Étude directe de l'ordre humain	individuel. 5° MORALE				

Paris, le 10 Dante 64 (samedi 24 juillet 1852).

AUGUSTE COMTE,
 Auteur du Système de *philosophie positive* et du Système de politique positive. (10, rue Monsieur-le-Prince.)

(Catéchisme positiviste, édition apostolique, page 166.)

Je bornerais ici l'opération encyclopédique, sans décomposer aucunement la cosmologie, si je n'avais en vue que l'état final de la raison humaine, qui devra contracter les sciences inférieures et dilater les supérieures. Mais il faut aussi pourvoir maintenant aux besoins spéciaux de l'initiation occidentale, dont l'équivalent essentiel se reproduira toujours dans chaque évolution individuelle. Ce double motif m'oblige à distinguer, en cosmologie, deux sciences également fondamentales, dont l'une, sous le nom général de *PHYSIQUE*, étudie directement *l'ensemble de l'ordre matériel*. *L'autre*, plus simple et plus, générale, justement qualifiée de *MATHÉMATIQUE*, sert de base nécessaire à celle-ci, et dès lors à tout l'édifice théorique, en appréciant d'abord l'existence la plus universelle, réduite aux seuls phénomènes qui se retrouvent partout. Sans cette décomposition, on ne concevrait point l'essor spontané de la philosophie positive, qui ne put commencer que par une telle étude, que son perfectionnement plus rapide fit d'abord regarder comme la science unique. Quoique son nom rappelle beaucoup trop ce privilège initial, depuis longtemps effacé, on devra le conserver jusqu'à ce que la supériorité naturelle de ce type scientifique et logique ait assez réglé l'essor populaire des lois encyclopédiques. Alors une dénomination moins vague et mieux construite pourra caractériser son vrai domaine, afin de comprimer systématiquement l'aveugle ambition théorique de ses adeptes trop exclusifs.

Quoi qu'il en soit, vous devez reconnaître la nécessité de descendre jusque-là pour trouver à l'échelle encyclopédique une base spontanée, qui puisse ériger son ensemble en prolongement graduel de la raison commune. En effet, la physique elle-même, beaucoup plus simple que les autres sciences, ne, l'est point encore assez. Ses inductions propres ne peuvent être systématisées qu'à l'aide de déductions plus générales, comme partout ailleurs ; seulement ce besoin logique et scientifique s'y fait moins sentir. Ce n'est qu'en mathématique qu'on peut induire sans avoir d'abord déduit, d'après l'extrême simplicité de son domaine, ou l'induction devient souvent inaperçue ; au point que les géomètres académiques n'y voient que des déductions, dès lors inintelligibles, faute de source. Il ne peut exister nulle part de convictions vraiment inébranlables que celles qui reposent finalement sur cet immuable fondement de toute la philosophie positive. Telle sera toujours la terminaison nécessaire de l'enchaînement subjectif d'après lequel chaque bon esprit animé d'un cœur honnête pourra sans cesse instituer, comme je viens de le faire, la série fondamentale des cinq principaux degrés encyclopédiques.

La Femme. J'attribue, mon père, à cette réaction du sentiment sur l'intelligence la facilité que j'éprouve à suivre une telle opération, que j'avais tant redoutée d'abord. Constamment préoccupé de la morale, seule base solide de sa juste influence, mon sexe attachera toujours beaucoup de prix à lui procurer enfin des fondements systématiques, qui puissent résister aux sophismes des mauvaises passions. Aujourd'hui surtout, nous sommes alarmées en contemplant les ravages moraux déjà produits par l'anarchie intellectuelle, qui menace de dissoudre prochainement tous les liens humains, si des convictions irrésistibles ne préviennent enfin son ascendant spontané. Les vrais philosophes peuvent donc compter sur le secret concours et l'intime reconnaissance de toutes les dignes femmes, quand ils reconstruisent la morale sur des fondements positifs, afin de remplacer irrévocablement ses bases surnaturelles, dont la décrépitude est trop évidente. Celles qui sentiront, comme je le fais maintenant, la nécessité de descendre pour cela jusqu'aux sciences les plus abstraites, sauront apprécier convenablement ce secours inespéré que la raison vient enfin procurer à l'amour. Je comprends ainsi pourquoi le tableau encyclopédique que je vais étudier procède en sens inverse de l'exposition qu'il résume. Car il faut surtout se familiariser avec cet

ordre ascendant, suivant lequel se développeront toujours les diverses conceptions positives. En l'instituant comme vous venez de le faire, vous avez dissipé la principale répugnance qu'inspire naturellement aux femmes une marche trop abstraite, qu'elles virent jusqu'ici conduire si souvent à la sécheresse et à l'orgueil. Maintenant que je puis toujours apercevoir et rappeler le but moral de toute l'élaboration scientifique, et les conditions propres à chacune de ses phases essentielles, je n'aurai pas moins de satisfaction à monter qu'à descendre votre échelle encyclopédique.

Le Prêtre. Cette alternance vous deviendra plus facile, ma fille, si vous remarquez que, dans les deux sens, la course théorique pourra suivre le même principe, en procédant sans cesse d'après le décroissement de généralité. Il suffit, pour cela, de rapporter la série fondamentale tantôt aux phénomènes eux-mêmes, tantôt à nos propres conceptions, suivant que son usage doit être objectif ou subjectif. En effet, les notions morales comprennent nécessairement toutes les autres, que nous en tirons par des abstractions successives. C'est surtout en cela que consiste leur complication supérieure. La science correspondante offre donc plus de généralité subjective que toutes les études inférieures. Au contraire, les phénomènes mathématiques ne sont les plus généraux que comme étant les plus simples. Leur étude présente donc plus de généralité objective, mais moins de généralité subjective qu'aucune autre. Seule applicable à toutes les existences appréciables, c'est aussi celle qui fait le moins connaître les êtres correspondants, dont elle ne peut dévoiler que les lois les plus grossières. Tous les cas intermédiaires offrent, à de moindres degrés, ce double contraste entre la mathématique et la morale.

Mais, soit qu'on monte ou qu'on descende, la course encyclopédique représente toujours, la morale comme la science par excellence, puisqu'elle est à la fois la plus utile et la plus complète. C'est là que l'esprit théorique, ayant perdu graduellement son abstraction initiale, vient s'unir systématiquement à l'esprit pratique, après avoir achevé toutes ses préparations indispensables. Aussi la sagesse publique, régularisée par le positivisme, fera-t-elle respecter toujours l'admirable équivoque, tant déplorée chez nos pédants, qui, là seulement, confond l'art et la science sous une même dénomination.

Cette confusion apparente procure à la science morale un heureux équivalent de la discipline qui, partout ailleurs, prévient ou corrige les divagations théoriques propres à la culture ascendante. En effet, la règle générale consiste à restreindre chaque phase encyclopédique au développement nécessaire pour préparer le degré suivant ; en réservant d'ailleurs au génie pratique les études plus détaillées qu'il jugerait spécialement convenables. Malgré les déclamations académiques, on sait maintenant qu'une telle discipline consacre toutes les théories vraiment intéressantes, en n'excluant que les puérités scientifiques, dont la répression est aujourd'hui, prescrite Par les besoins combinés de l'esprit et du cœur. Or, cette règle, si précieuse partout ailleurs, échoue nécessairement envers la science placée au sommet de l'échelle encyclopédique.

Si les théories morales étaient autant cultivées que les autres, leur complication supérieure les exposerait, vu cette indiscipline spéciale, à des divagations plus fréquentes et plus nuisibles. Mais le cœur vient alors guider mieux l'esprit, en rappelant davantage l'universelle subordination de la théorie à la pratique, d'après un titre heureusement ambigu. Les philosophes doivent, en effet, étudier la morale dans la même disposition que les femmes, afin d'y puiser les règles de notre conduite. Seulement leur science déductive procure aux inductions féminines une généralité et une cohé-

rence qu'elles ne pourraient autrement acquérir, et qui pourtant deviennent presque toujours indispensables à l'efficacité publique, ou même privée, des préceptes moraux.

La Femme. Le vrai régime théorique étant ainsi constitué, je vous prie, mon père, de terminer ce long et difficile entretien en caractérisant les propriétés générales de votre série encyclopédique, considérée désormais dans le sens ascendant, qui me sera bientôt familier. Y aperçois spontanément les dangers intellectuels et moraux propres à cette culture objective, tant qu'elle resta dépourvue de la discipline subjective que vous venez de m'expliquer. Alors la succession nécessaire des diverses phases encyclopédiques obligea provisoirement le génie scientifique à suivre un régime de spécialité dispersive, directement contraire à la pleine généralité qui doit caractériser les vues théoriques. De là durent résulter de plus en plus, chez les savants surtout, et par suite même dans le public, d'une part le matérialisme et l'athéisme, d'une autre part le dédain des affections tendres et la désuétude des beaux-arts. Je sais, depuis longtemps, combien, sous tous ces aspects, le vrai positivisme, loin d'offrir aucune solidarité réelle avec son préambule scientifique, en constitue, au contraire, le meilleur correctif. Mais je ne saurais saisir seule les attributs essentiels que je dois maintenant apprécier dans l'ensemble de votre hiérarchie théorique.

Le Prêtre. Réduisez-les, ma fille, à deux. principaux, qui correspondent à sa double destination générale, également subjective et objective, ou plutôt ici, logique et scientifique, suivant qu'on y considère surtout la méthode ou la doctrine.

Sous le premier aspect, la série encyclopédique indique à la fois la marche nécessaire de l'éducation théorique et l'essor graduel du vrai raisonnement. Principalement déductive dans son berceau mathématique, où les inductions indispensables sont presque toujours spontanées, la méthode positive devient de plus inductive à mesure qu'elle aborde des spéculations plus éminentes. Dans cette longue élaboration, il faut distinguer quatre degrés essentiels, où la complication croissante des phénomènes nous fait successivement développer l'observation, l'expérience, la comparaison, et la filiation historique. Chacune de ces cinq phases logiques, y compris le début mathématique, absorbe spontanément toutes les précédentes, d'après la subordination naturelle des phénomènes correspondants. La saine logique devient ainsi complète, et dès lors systématique, aussitôt que l'essor décisif de la sociologie fait surgir la méthode historique, comme la biologie avait auparavant institué l'art comparatif après que la physique eut assez développé l'observation et l'expérience.

Une heureuse ignorance dispense aujourd'hui votre sexe des démonstrations philosophiques par lesquelles le positivisme s'efforce de convaincre les hommes que l'on ne peut apprendre à raisonner qu'en raisonnant, avec certitude et précision, sur des cas nettement appréciables. Ceux qui sentent le mieux que tout art doit s'apprendre par le seul exercice, écoutent encore les sophistes qui leur enseignent à raisonner, ou même à parler, en ne raisonnant ou parlant que sur le raisonnement ou la parole. Mais, quoiqu'on vous ait appris la grammaire, et peut-être la rhétorique, on vous a du moins épargné la logique, la plus ambitieuse des trois études scolastiques. Dès lors, votre propre raison, heureusement cultivée sous votre cher Molière, a bientôt apprécié les deux autres puérités classiques. Fortifiée maintenant par des convictions systématiques, vous n'hésitez point à railler convenablement les Trissotins qui voudraient vous enseigner l'art déductif, sans en avoir jamais fait eux-mêmes le moindre usage mathématique. Chaque partie essentielle de la méthode positive devra toujours s'étudier surtout dans la doctrine scientifique qui la fit d'abord surgir.

La Femme. Cette première appréciation ne ni offrant, heureusement, aucune difficulté, puisque je ne vois là que du bon sens, je vous prie, mon père, de passer immédiatement à la seconde propriété générale de votre série encyclopédique.

Le Prêtre. Elle consiste, ma fille, dans la conception systématique de l'ordre universel, comme vous l'indique le second titre de notre tableau. Depuis l'ordre matériel jusqu'à l'ordre moral, chaque ordre s'y superpose au précédent, suivant cette loi fondamentale, suite nécessaire du vrai principe hiérarchique : *Les plus nobles phénomènes sont partout subordonnés aux plus grossiers.* C'est la seule règle véritablement universelle que puisse nous dévoiler l'étude objective du monde et de l'homme. Ne pouvant aucunement dispenser de lois moins étendues, elle ne saurait suffire pour constituer jamais la stérile unité extérieure que cherchèrent vainement tous les philosophes, depuis Thalès jusqu'à Descartes.